



LA
BANDE
DESSINÉE
AU TOURNAI

THIERRY
GROENSTEEN

Il s'agit ici d'un livre d'analyse et d'opinion.
Son contenu n'engage pas la Cité internationale de la
bande dessinée et de l'image

Couverture : Alexandre Clérisse
© Les Impressions Nouvelles – 2017
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Thierry Groensteen

LA BANDE
DESSINÉE
AU TOURNANT

la **citô** internationale
de la bande dessinée
et de l'image

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**DIX ANS APRÈS, LA BANDE DESSINÉE
EST-ELLE TOUJOURS
UN *OBJET CULTUREL NON IDENTIFIÉ* ?**

Dans un monde dont les mutations sont incessantes et s'accélèrent, la bande dessinée n'échappe pas à la loi générale. En une décennie, le neuvième art a vu se modifier bon nombre de ses paramètres.

Publié en 2006 dans la collection « Essais » des éditions de l'An 2, mon livre *Un objet culturel non identifié* (ci-après : *OCNI*) cherchait à faire le point sur le statut de la bande dessinée. L'ouvrage pointait quelques « handicaps symboliques » grevant sa réception dans certains milieux, s'interrogeait sur certaines pratiques discutables des éditeurs, sur les stratégies de la bédéphilie militante et sur la politique culturelle de l'État, analysait le rapport de la bande dessinée à la critique et à la médiatisation.

Il prenait acte de ce que, au cours des dernières décennies, le « neuvième art » avait « connu une cer-

taine promotion dans l'ordre des valeurs culturelles » mais constatait que la place qui lui était reconnue restait « fragile, ambiguë et contrastée ».

Dix ans ont passé, et les États généraux de la bande dessinée, lancés en janvier 2015, qui se proposent de « faire un bilan et une analyse la plus exhaustive possible de la situation », offrent, m'a-t-il semblé, une bonne occasion de réexaminer certains des points exposés dans l'*OCNI* pour mesurer ce qui a changé et offrir une nouvelle photographie des mêmes questions, à une décennie d'intervalle.

Le monde décrit il y a dix ans était-il vraiment « en voie d'achèvement », comme l'a suggéré Jean-Christophe Menu¹ ? Si oui, peut-on dès aujourd'hui dégager les lignes de force du *nouveau monde* qui lui succède et, sous certains aspects, peine à émerger ?

L'histoire de la bande dessinée en France a déjà été jalonnée par plusieurs tournants majeurs. Ainsi quand, au tournant du XX^e siècle, la littérature graphique s'est vue confisquée par la presse enfantine. Ou quand, à partir des années 80, l'album a supplanté le périodique comme support de référence, transformant un produit de presse en un objet de librairie.

1. Cf. Christian Rosset et Jean-Christophe Menu, « Bal(l)ade pour un OCNI », *L'Éprouvette*, n° 3, janvier 2007, p. 526-534.

LA BANDE DESSINÉE AU TOURNANT

À maints égards, il semble que la bande dessinée soit aujourd'hui à un nouveau tournant de son histoire, qui affecte positivement son image sociale, sa réception, sa légitimité. Or ces évolutions, qui font d'elle un *objet de mieux en mieux identifié* et de plus en plus reconnu, se produisent alors que le marché, lui, au sortir d'une période de croissance continue, connaît une véritable crise, impactant tant les marges des éditeurs que les revenus des auteurs/ autrices² – sans qu'il soit possible d'établir un quelconque lien de cause à effet entre les deux phénomènes.

Je prends ici le risque de décrire à chaud les évolutions en cours, sans ce recul qui, dans une décennie ou deux, permettra de les évaluer correctement et de les inscrire dans une perspective à plus long terme.

N'étant pas économiste, je m'abstiendrai d'entrer dans le détail des mouvements internes aux grands groupes d'édition (par exemple, pour Delcourt, le rachat de Soleil et la réorganisation de sa distribution) et n'analyserai pas leurs stratégies marketing. Ma contribution à l'histoire récente de la

2. Pour ne pas alourdir le texte, j'utiliserai désormais le terme générique d'auteur(s), sans distinction de sexe.

bande dessinée³ portera principalement sur les évolutions de la production éditoriale et sur quelques grands enjeux présentant une dimension symbolique forte.

3. Qui, en un sens, fait aussi de ce petit livre une apostille à *La Bande dessinée, son histoire et ses maîtres*, Paris-Angoulême, Skira Flammarion/Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, 2009.

I. ÉDITION : LE MONDE OÙ SE FABRIQUENT LES LIVRES

En 2006, je faisais le constat d'une bande dessinée « malade de son industrie », au sens où, dans leur quête de rentabilité, les grands éditeurs étaient trop enclins à mettre en œuvre des politiques « qui ruinent l'ambition artistique et débouchent sur des impasses créatives », justifiant de ce fait, par leurs actions mêmes, toutes les anciennes préventions à l'endroit du médium.

Plutôt que de reprendre un à un les huit griefs que j'adressais alors aux grandes maisons¹, je voudrais pointer et commenter quelques phénomènes indiquant que l'offre éditoriale et le marché de la bande dessinée semblent arrivés à un tournant.

1. Pour mémoire : l'enfermement dans le principe de série et le système des genres, l'indifférenciation des livres, l'interchangeabilité des producteurs, l'absence de mémoire, la promotion d'un imaginaire sexué, l'encouragement de la *fan attitude* et ce que j'ai appelé la « dérive des produits » (cf. *OCNI*, p. 58-73).

Des éditeurs plus nombreux, une production qui augmente

Le premier de ces phénomènes, et le plus spectaculaire, a été la multiplication du nombre des acteurs. On comptait, en 1992, 60 éditeurs ayant publié au moins une bande dessinée en langue française dans l'année². En 2000, ils étaient un peu plus de 140. En 2005, leur nombre était passé à 203. En 2015, à 368³. Non seulement les éditeurs dits alternatifs ou indépendants de la première génération (apparue dans les années 1990) se sont à peu près tout pérennisés⁴ mais, année après année, surgit une nébuleuse de nouveaux labels.

Prenons l'exemple d'Angoulême. Le site du Pôle Image Magelis recense les éditeurs installés dans la capitale de la bande dessinée. Outre les historiques ego comme x et Café Creed, cet annuaire mentionne

2. Source : *Toute la bande dessinée 92*, Dargaud, 1993.

3. Source : rapports annuels de Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD. Tous droits réservés.

4. Ce fait est remarquable. Dans le passé, les petits éditeurs ont souvent été caractérisés par leur durée d'existence éphémère. Il suffit de citer les douze petites maisons présentées dans *L'Année de la bande dessinée 85-86* (Glénat, 1985 ; cf. p. 20-25), à savoir Aedena, Ansaldi, Les Archers, Bédéscope, Bédéfil, Garnault, Gilou, Goupil, Kesselring, les éditions du Miroir, Schlirf-Book et Trihan, pour constater qu'aucune de ces maisons n'était plus opérationnelle au tournant du siècle.

LA BANDE DESSINÉE AU TOURNANT

les éditions Anathème, Dédales, Eidola, La Fâcheuse, Fidèle, Ion, Marguerite Waknine, Na, Rutabaga, Scutella, Vanille Goudron et Wanga Comics, soit une douzaine de labels dont le plus ancien a cinq ou six ans. Beaucoup, mais pas tous, ont été créés à l'initiative d'anciens étudiants de l'École européenne supérieure de l'Image (EESI).

La multiplication extrêmement rapide du nombre d'acteurs sur le marché de l'édition résulte pour une part, sans doute, de la prospérité que les médias se plaisent à attribuer au secteur, qui le rend attractif pour de nouveaux entrants, mais, pour beaucoup, de l'enthousiasme de collectifs qui, encouragés par l'exemple de leurs aînés (ceux de L'Association, tout particulièrement), ont l'envie de prendre leur destinée éditoriale en mains. Une autre cause agissante est le phénomène de la subdivision des maisons mères, soit que le catalogue se scinde – Casterman a lancé KSTR (abandonné en 2015) et Jungle (repris par Steinkis), Warum a lancé Vraoum !, et ainsi de suite –, soit que l'un des fondateurs d'une maison prenne son indépendance pour en créer une nouvelle (j'y reviendrai).

Cette croissance exponentielle du nombre des acteurs⁵ a deux résultats.

5. Qui se conjugue avec une grande volatilité. Gilles Ratier a dénombré 121 nouveaux venus en 2014 et 111 en 2015 ;

Le premier est une ouverture du champ des possibilités qui s'offrent aux jeunes auteurs cherchant à être publiés. Avec autant d'éditeurs sur la place, le marché est tout sauf verrouillé : il y a des opportunités pour tous les talents.

Le deuxième est une augmentation mécanique du nombre d'ouvrages mis sur le marché.

Les petits éditeurs participent, ne serait-ce qu'en raison de leur nombre, à ce qu'il est convenu, depuis quelques années, de dénoncer comme *la surproduction* (l'année 2014 détenant à ce jour le record, avec 5 410 livres de bande dessinée, dont 3 946 strictes nouveautés⁶).

Toutefois, ils n'en sont qu'une cause secondaire. Leur incidence est moindre que celle d'un groupe comme Delcourt, qui, sous ses diverses marques (Delcourt manga, Delcourt comics, Tonkam, Yggdrasill, Soleil, Soleil manga et Quadrants), a produit 778 titres à lui seul en 2014, un peu moins (698) en 2015. Avec Glénat et Média-Participations, trois groupes totalisent, ces dernières années, entre 35 et 40 % de l'offre éditoriale totale. (Dans le classement des « 200 premiers éditeurs français » établi

corrélativement, un nombre important de petits éditeurs quittent rapidement le marché ou connaissent des « années blanches », sans aucune nouveauté.

6. Source : rapport 2014 de Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD. Tous droits réservés.